

que peu de temps après elles marcheront toutes de niveau; c'est le principal but qu'il faut tâcher d'atteindre, et il est très facile quand on se rend compte des tailles de chaque année.

On aura quelquefois affaire à des arbres très mal constitués, n'ayant pas la moitié des branches bien placées. Dans ce cas, on fait avec l'égoïne (petite acie) des incisions transversales au dessus d'un œil, sur les branches de charpente primitive, aux endroits où l'on veut obtenir des branches verticales, et dans le courant de l'année elle se développeront. La profondeur de l'incision doit être proportionnée à la grosseur de la branche et ne doit pas dépasser trois lignes; et si à la taille suivante quelques branches n'étaient pas assez développées, on refait l'incision qui aura été comblée; si les branches charpentières n'étaient pas garnies de branches fruitières à la première taille, il faudrait supprimer moins de branches, afin de conserver pour l'année assez de fruits, et à la deuxième taille, alors que les brindilles et les dards seraient développés, ainsi que les branches par incision; on en supprime alors davantage jusqu'à ce qu'elles soient distancées comme il est indiqué ci-dessus.

Enfin, règle générale, quelle que soit la forme de l'arbre et si mal constitué qu'il soit, il faut toujours tâcher de régulariser la marche de la sève, par les moyens ci-dessus indiqués, c'est-à-dire rabattre les trop fortes branches qui absorbent une quantité de sève au détriment des branches inférieures, distancer celles-ci de manière qu'un homme puisse circuler facilement dans l'intérieur de l'arbre: c'est l'espace qu'il faut pour que l'air et les rayons solaires puissent aussi y pénétrer; tâcher que l'arbre soit garni de branches charpentières dans tous les sens d'obliquité, depuis l'horizontale ou branches extérieures-inférieures, jusqu'à la verticale ou branches intérieures, de manière que notre arbre simule dans l'ensemble la forme d'un champignon; et quand vous serez arrivé par plusieurs tailles à dresser ainsi vos arbres, vous n'aurez presque plus à y toucher, car cette forme est si naturelle que la sève suivra exactement la direction que vous lui aurez tracée, et vous pourrez donner à votre arbre le nom de *forme gerbe*. C'est le nom que certains arboriculteurs donnent à cette forme quand elle est bien exécutée; puisqu'elle simule la base d'un jet d'eau coupé à la hauteur où l'eau commence à retomber. On peut par ce moyen utiliser toute la sève d'un arbre aussi vigoureux qu'il soit et lui faire donner tout le fruit qu'il est possible d'en désirer, tout en le conservant plus bas que par la forme ordinaire, de manière que les vents n'ont aucune prise là-dessus; les fruits mêmes, étant très-rapprochés des branches charpentières, ne pouvant être ballottés et recevant la nourriture directement, deviennent plus beaux et sont bien meilleurs que ceux placés à l'extrémité des branches, ballottés par le vent et ne recevant qu'une petite somme de nourriture.

La picotte chez les chevaux.

Les journaux de Québec annonçaient, il y a quelques semaines, qu'une maladie épidémique connue sous le nom de *picotte*, sévissait sur les chevaux. Depuis quelques jours cette maladie prend des proportions alarmantes; elle vient de s'attaquer aux chevaux des chars urbains de la rue St. Jean à Québec: tous les chevaux sont atteints, à tel point que la compagnie s'est vu forcée de suspendre ses opérations. Nous

croions être utile aux cultivateurs en publiant ici une correspondance à ce sujet, que nous empruntons au *Canadien*.

Monsieur le Rédacteur,

Vous avez annoncé dans vos colonnes qu'une maladie épidémique sévissait chez les chevaux. Cette maladie le public l'appelle de plusieurs noms, tels que les *crevasses*, le *mal de langue*, les *grosses pattes*, etc., le vrai nom est "*variola équina*," en terme vulgaire *picotte*. Je crois que c'est la première fois que la *picotte* se déclare chez les chevaux à Québec. En France, en Angleterre, les maladies varioliques sont assez fréquentes. Au Canada elles deviennent assez communes. Ainsi en 1872, ou en 1873, je ne me rappelle pas bien, à Montréal et à Toronto il y en a eu plusieurs cas. En 1877, j'oserais dire que la plupart des chevaux de Montréal en ont été atteints. Depuis quatre ou cinq semaines un très grand nombre de chevaux de cette dernière ville ont souffert de la *picotte*.

Le premier cas de ce genre que j'ai eu à traiter à Québec m'a été amené le premier de mars. Depuis ce jour la maladie s'est propagée, de sorte qu'aujourd'hui elle existe non-seulement à Québec, mais dans presque toutes les campagnes environnantes.

La *picotte* de chevaux ressemble à la petite vérole chez l'homme en ce que toutes deux sont contagieuses, infectieuses et vésiculaires, et qu'elles se manifestent sous la forme d'une éruption. Elle en diffère en ce que l'éruption chez les chevaux ne se remarque qu'aux jambes et à la face, tandis que dans la petite vérole chez l'homme l'éruption couvre tout le corps; la *picotte* des chevaux ne cause jamais la mort du patient, pourvu que celui-ci ne soit pas exposé aux intempéries de l'air, ce qui pourrait faire rentrer l'éruption et mettre la vie en danger, tandis que la petite vérole est souvent une maladie fatale.

Les symptômes de cette maladie se font remarquer au creux du paturon, souvent près des talons. Il y a d'abord un peu de chaleur de la partie, ensuite la peau se fendille et donne lieu à une crevasse qui sécrète une matière d'une odeur très-infecte. De fait, il suffit d'avoir senti cela une fois pour s'en rappeler l'odeur toute sa vie. Alors la jambe enflé jusqu'à un jarret ou au genou, souvent jusqu'au corps, quelquefois seulement l'enflure se continue jusque vers le milieu de l'abdomen. Bientôt cette crevasse se tuméscie et se convertit de petits boutons qui, au bout de quelque temps, crèvent et laissent une plaie qui couvre presque toute la partie postérieure du paturon. Les lèvres et la face sont souvent couvertes d'une éruption tout à fait semblable à la *petite vérole*.

Le cours de cette maladie est de 3, 4 à 6 semaines selon la gravité des cas, mais par un traitement raisonné qui aide à la nature on en abrège considérablement la longueur. Il est rare qu'avec un traitement judicieux l'animal ne soit pas son travail dans 10 à 15 jours. En tout cas, il faut bien se garder de faire usage de médicaments irritants (de remèdes forts), surtout au début, car un tel traitement aura pour effet de retarder l'éruption.

Ceux qui possèdent beaucoup de chevaux doivent se rappeler que cette maladie est contagieuse et qu'ils doivent isoler ceux qui sont malades, s'ils veulent préserver les autres. De plus elle est contagieuse pour l'homme; je connais une dizaine de personnes qui l'ont contractée. Ainsi si celui qui pansé un cheval picoté a une blessure à la main, et si cette blessure vient en contact avec la matière sécrétée par la partie malade, il y a inoculation. Bientôt la main enflé et l'on remarque une ou plusieurs petites vésicules ressemblant à une ampoule. Au bout de quelques jours cette ampoule crève et se dessèche. Il y a toujours plus ou moins de douleur, mais en tout cas ce n'est jamais dangereux.

Cette maladie peut se communiquer aux vaches quand elles sont traitées par une personne qui aurait pansé un cheval picoté.

J'ai entendu dire plusieurs fois aux propriétaires de chevaux "mais c'est curieux, c'est la première fois que nous entendons parler de cette maladie." C'est vrai, c'est la première fois, mais je crains que ce ne soit pas la dernière, car pour cette maladie comme pour l'influenza, le typhus contagieux du gros bétail, le charbon, etc., une fois qu'elle s'est déclarée à un endroit, elle a pour ainsi dire le droit de cité, elle y revient périodiquement.

Je suis, Monsieur le rédacteur,

Votre tout dévoué,

J. A. CORRIGAN, Vétérinaire,
Québec, 16 mars 1880.